

	Morizur Christophe : Né le 27-04-1864 à Trégarantec ; 1891, prêtre, vicaire à Guimaëc ; 1896, vicaire à Carhaix ; 1908, recteur du Cloître-Saint-Thégonnec ; 1916, recteur du Guilvinec ; décédé le 3-09-1919. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1919 p. 507-508.
--	---

M. Morizur, *Recteur de Guilvinec*. – Les paroissiens de Guilvinec avaient à peine eu le temps de savoir leur recteur gravement malade, que déjà ils apprenaient sa mort. Cette nouvelle les jeta dans la consternation. Il n'aura fait que passer : ce peu de temps lui a pourtant suffi, pour forcer l'estime de ses paroissiens, quel que fût leur parti. Le fait, pour eux, d'assister si nombreux, si recueillis et si visiblement peints à ses funérailles, l'a hautement témoigné. Elles furent présidées : au Guilvinec, par M. le vicaire général Cogneau, entouré de M. Guéguen, chanoine titulaire, de M. le chanoine Bars et d'une vingtaine de prêtres; à Trégarantec, où M. Morizur a voulu reposer dans la terre natale, par M. Berthou, curé-doyen de Lannilis, qu'accompagnaient M. Kerbaol, curé-doyen de Plouescat et de nombreux prêtres des environs.

Né à Trégarantec en 1864, ordonné prêtre en 1891, M. Morizur, après un court vicariat à Guimaëc, fut nommé vicaire à Carhaix. Par son patronage, il y fut surtout l'apôtre des jeunes. Les Carhaisiens ne lui ménagèrent ni leur amitié ni leur estime. En 1908, il se vit confier la paroisse du Cloître-Plourin. Le moment était difficile, le terrain encore brûlant, car la paroisse venait de subir l'interdit. Cependant, par son tact, par sa fermeté en apparence presque dure, mais sous laquelle, en réalité, se cachait un grand cœur, grâce surtout à son esprit surnaturel, le jeune pasteur, peu à peu sut aplanir les difficultés, ou en triompher.

Ce fut, en 1916, le transfert au rectorat de Guilvinec, champ d'action tout à fait nouveau, et milieu complètement inconnu. De se trouver seul pour l'affronter, l'effraya et le déconcerta un peu. Les débuts furent difficiles, pénibles même. La franchise extrême du nouveau pasteur; son esprit vif, souvent caustique dans la réplique ; surtout de nouvelles mesures qu'il crut devoir prendre, lui suscitèrent jusqu'à des inimitiés. S'il en souffrit, il n'eut guère le temps de s'y arrêter, car déjà une autre question sollicitait tous ses soins : une église inachevée, beaucoup trop petite, et hélas ! Dénuée de toutes ressources ; il résolut de lui en créer. Mais, avant de solliciter la générosité de ses paroissiens, il en appela à leur justice, faisant recouvrer ce que d'aucuns continuaient à devoir. Force fut au Recteur de se faire avant tout craindre, lui qui eût tant voulu montrer son cœur et se faire aimer. Déjà, cependant, parce qu'il n'y avait chez lui nulle acception de personne, beaucoup de ses paroissiens le tenaient en haute estime. Il le vit bien, lorsqu'en 1918, il se décida à leur tendre la main pour hâter l'achèvement de son église. Tous se montrèrent très généreux, les pauvres comme les riches. Pour lui ce fut une grande consolation et il les en remercia, en termes où il put laisser parler son cœur. De ce jour, la glace était rompue ; paroissiens et pasteur s'étaient compris, et de ce fait, la question de l'achèvement de l'église faisait un très grand pas. Ce n'était pas encore le but, mais déjà il était permis de l'entrevoir.

Dieu en a décidé autrement. Une hémorragie a rapidement enlevé M. Morizur, mais la mort ne l'a ni surpris ni effrayé. Avec le plus grand calme, il demanda et reçut ses sacrements, répondant lui-même

aux prières, puis régla ses affaires temporelles. Aux paroissiens qui vinrent demander de ses nouvelles et qu'il voulut voir, il demanda pardon en se recommandant à leurs prières. Son église fut une de ses dernières pensées : avoir peiné pour elle ne lui suffisait pas, il voulut lui témoigner encore sa générosité. « J'ai cru, nous dit-il, que Dieu me réserverait la joie de voir mon église achevée, du moins agrandie ; ce sera pour un autre : *fiat* ». Désormais, il ne pensera plus qu'à son âme. Ce doit être terrible, dit-il, de paraître devant son juge, sans être prêt, et il demande à son confesseur d'entendre sa confession générale. Puis après une dernière absolution qu'il reçoit de son vicaire, il s'éteint doucement, emportant les regrets de ses paroissiens, et assuré de leurs prières. Sa vie fut exemplaire, son œuvre toute imprégnée de surnaturel, sa mort édifiante. C'est un exemple à suivre.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1919, p. 507

